

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 38

Artikel: Un jour de pluie
Autor: Guerrier de Haupt, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191876>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lo leindéman dè clia disputâie, que la fenna à Djan fasâi on petit buion, et que le lavâvè pè vai lo borné, sa vesena, qu'avâi oïu lè bramâies dè Djan, avâi einviâ dè savâi cein que l'avont z'u, kâ, vo sédè, lè fennès : l'ont pe couâite dè savâi cein que sè passè tsi lè z'autrès dzeins què dè recâodrè on boton dè tse-mise à lao z'hommo. Adon po tâtsi dè fèrè djazâ la fenna à Djan, le lâi fâ dinsè après avâi dévezâ dè çosse et dè cein : « Tot parâi, lè fennès qu'ont dâi z'hommo résenablio, que ne bâivont pas et que ne disputont pas, sont bin benhirâosès ! ne savont pas cein que l'ont. »

— Oh ! caise-tè, lâi repond la fenna à Djan, quand frequentont, sont plieins dè mâ et dè sucro, et on iadzo mariâ, sont plieins dè bordons et de vouipès.

Coumeint sont lè fennès.

Se lè fennès ne bordenont pas coumeint lè z'hommo, n'est pas à derè que le gardéyont l'ao leinga à tsaud et que l'ao tapetta sâi cliaousa.

On bravo hommo, qu'allâvè totès lè demeindzès à l'église, dévezâvè on dzo avoué lo menistrè, et coumeint l'étoit bons z'amis, lo menistrè lâi demandâvè dinsè et dinsè coumeint on trovâvè que prédzivè.

— Eh bin vouaiquie, repond cè l'hommo, vo prédzi bo et bin, mâ voutrè prédzo sont pi on bocon trâo longs.

— Oh ! me n'ami, lâi fâ lo menistrè, ne veni pas mè gatâ mon pliési et mè gravâ dè prédzi à me n'èse, kâ dè tota la senanna n'é què cé momeint iò pouéso dévezâ sein que ma fenna mè copéyé lo subliet.

Un jour de pluie.

PAR MARIE GUERRIER DE HAUPT.

Parler de la pluie et du beau temps... Est-il sujet de conversation plus banal, plus rebattu que celui-là ?

Cependant, pour peu qu'on veuille se donner la peine de réfléchir, on conviendra que c'est là un des thèmes les plus inépuisables ; sur lequel chacun peut, selon sa fantaisie ou les incidents particuliers de son existence, broder un nombre plus ou moins considérable de variations.

Qui oserait nier l'influence qu'un ciel gris ou ensoleillé exerce sur notre humeur, et par conséquent sur nos actions ?

A qui n'est-il pas arrivé de voir l'emploi de sa journée modifié par suite d'un changement de temps, d'une giboulée intempes-tive, ou d'un joyeux rayon de soleil déchirant un rideau de nuages noirs pour découvrir un coin d'azur ?

Heureux encore quand il s'agit seulement de l'emploi d'une journée !

On a vu des gens dont tous les projets d'avenir, tous les rêves de bonheur avaient été détruits par une ondée.

On en a vu d'autres sur qui cette même ondée avait fait pleuvoir autant de joies que de gouttes d'eau.

Ne riez pas ; et surtout ne *niez* pas. On en a vu !...

Demandez plutôt à Onésime Cascaret, et à Malvina Durandart, qui jadis fut sa fiancée.

Demandez-le au sergent Jacques Martial, et à la bonne demoiselle Durandart, tante de Malvina !

Ils se garderont bien de nier l'influence heureuse ou néfaste du temps sur les destinées humaines. Et ils ont pour cela des raisons péremptoires :

Malvina Durandart était fiancée, nous l'avons dit, à Onésime Cascaret, employé de commerce, honnête, travailleur, et bien vu de ses « patrons », qui venaient de le faire « monter en grade » et d'augmenter ses appointements.

De son côté, Malvina, élevée par la bonne tante Durandart, était la jeune fille la plus parfaite qu'on pût rencontrer : Jolie, ce qui ne gâte rien, elle était en même temps douce et bonne, excellente ménagère, adroite comme une fée, et soigneuse... Oh ! mais, soigneuse !... Ses toilettes les plus simples paraissaient des merveilles d'élégance tant elle avait l'art de les faire valoir et de les conserver ; tant elles étaient toujours, comme on dit vulgairement, « tirées à quatre épingles. » Le petit ménage de la tante Durandart faisait l'admiration de toutes les amies de la vieille demoiselle par l'aspect gracieux et confortable que la jeune fille savait lui donner.

La moindre apparence de désordre était insupportable à Malvina. Quelques grains de poussière oubliés sur un meuble suffisaient pour troubler sa quiétude, et un accroc ou une tache à ses vêtements avait à ses yeux l'importance d'une catastrophe.

Sa tante la plaisantait parfois, traitant ce soin excessif, cette propreté méticuleuse de ridicule manie.

Mais Onésime, prenant la défense de sa fiancée, déclarait la « manie » une qualité inappréciable.

Une femme soigneuse, disait-il, était pour un ménage le plus précieux des trésors ; et lui, habitué au désordre d'un appartement de garçon, se trouverait trop heureux d'avoir enfin un logis charmant et bien tenu comme celui de M^{lle} Durandart.

Malvina souriait à son fiancé, et la tante n'osait plus rien dire.

Un jour, nos trois personnages sortirent de compagnie pour faire quelques achats. Le temps était splendide, Malvina étrennait une robe de soie, et tout le monde était d'humeur joyeuse.

Cascaret, par politesse, offrit son bras à la tante. Mais celle-ci, avec une douce malice, pleine de bienveillante indulgence, dit en souriant :

— Non, merci. Donnez le bras à Malvina. J'ai mon sac et mon ombrelle à porter, mes lunettes à ajuster quand il y a quelque chose à voir. Je préfère marcher seule.

Onésime se résigna sans peine à servir de cavalier à sa fiancée, et l'on se mit gaiement en route, sans trop se préoccuper des petits nuages qui de temps à autre interceptaient les rayons du soleil d'une façon assez peu rassurante.

— Pourvu que nous n'ayons pas de pluie ! dit pourtant la vieille demoiselle, interrogeant l'horizon d'un regard inquiet.

— Oh ! tante ; s'écria Malvina avec une

moue d'enfant gâtée, n'allez pas gâter cette bonne journée par de terribles prédictions !

— N'ayez crainte ! affirma Onésime, avec autant d'assurance que si les phénomènes atmosphériques n'eussent point eu de secrets pour lui ; je réponds qu'il ne pleuvra pas ! Si le soleil vous boude, c'est qu'il est dépité de se voir éclipsé par vous. Mais il n'aura pas la cruauté de se venger en appelant à son aide les nuages ennemis, et les ondées qui gêneraient votre charmante toilette.

Ceci dit, Onésime, évidemment enchanté de son petit discours, se redressa d'un air vainqueur. Malvina rougit d'orgueil ; et la bonne tante murmura, dans un à-parté admiratif :

— A-t-il de l'esprit, mon futur neveu !

Dieu qu'il a donc de l'esprit !

Cependant, malgré les affirmations rassurantes de Cascaret, le ciel s'assombrissait de plus en plus. Bientôt de larges gouttes d'eau commencèrent à tomber ; puis un orage effroyable éclata, avec tant de violence que tous les piétons durent chercher un refuge sous les portes des maisons les plus proches.

Cascaret, presque aussi affolé que ses compagnes, les poussa au hasard dans une allée ouverte à chaque extrémité, et qui, la pluie et la grêle faisant rage, ne tarda guère à être inondée dans toute sa longueur.

— Nous avons bien mal choisi notre abri, remarqua la tante.

— En pareil cas on ne choisit pas, on prend ce qu'on trouve, répliqua sentencieusement le jeune homme, préoccupé de son pantalon gris-perle et de son chapeau neuf.

— Ma pauvre robe sera perdue ! soupira Madeleine. Et mes petits souliers mordorés ! Comment ferai-je pour marcher dans l'eau avec ?

— Nous prendrons une voiture, dit Onésime, touché de son chagrin.

— Si nous en trouvons une, pensa la tante, qui s'abstint de formuler à haute voix cette réflexion.

L'ondée ne semblait pas près de finir. L'orage avait cessé, mais le ciel restait gris ; et la pluie, qui tombait maintenant fine et serrée, allait vraisemblablement continuer pendant toute la journée.

— Impossible de rester ici ! fit la vieille demoiselle. Je commence à prendre froid ; et Malvina, beaucoup plus légèrement vêtue que moi, pourrait tomber malade. Monsieur Cascaret, nous ne sommes pas loin de la gare Saint-Lazare, et vous avez un parapluie ; essayez de nous trouver une voiture ; je voudrais déjà être rentrée rue Saint-Placide !

Onésime, après un coup d'œil de regret jeté sur son pantalon gris, ouvrit son parapluie sans répondre, et se dirigea vers la gare, en marchant avec précaution pour éviter d'éclabousser le fin drap gris, sur lequel les taches de boue devaient laisser des traces indélébiles.

— A la façon dont il s'y prend, je doute qu'il nous amène une voiture ! fit Malvina avec humeur. Il n'osera jamais courir sur la chaussée pour arrêter un cocher. Là !... que disais-je !... Voici un fiacre vide qu'il a laissé passer sans le voir ! — Allons ! en voilà un second. Il appelle... Bon ! un jeune

homme l'a devancé et y fait monter une vieille dame!...

— Un peu de patience, mon enfant. Regarde; il agite son parapluie; un cocher l'a vu; Cascaret va ouvrir la portière..... Ah!.....

Une exclamation de Malvina répondit à celle de la tante :

Cascaret venait en effet d'arrêter un fiacre. Mais, au moment où il allait y monter, une autre voiture, passant rapidement, l'avait éclaboussé des pieds à la tête, et, furieux, il avait tout oublié pour courir menaçant après le cocher maladroit, qui riait à gorge déployée.

Pendant ce temps d'autres piétons, profitant de l'occasion, s'étaient emparés de l'équipage numéroté.

— On n'est pas plus maladroit ! dit Malvina. Pauvre tante ! vous voilà transie ! Pourvu que vous ne tombiez pas malade à la suite de cette aventure !...

Après plusieurs tentatives infructueuses, Cascaret, la mine piteuse, les vêtements souillés par la pluie et la boue, revint annoncer qu'il était impossible de trouver une voiture; que les bureaux d'omnibus regorgeaient de monde, et que le seul parti à prendre était de regagner à pied la rue Saint-Placide.

(La fin au prochain numéro.)

Le raseur.

Voilà une expression fréquemment employée dans le langage familier et dont nombre de gens ignorent sans doute l'origine. — Si nous cherchons ce mot dans le dictionnaire de Littré, nous y lisons :

« Populairement et au figuré : C'est un raseur, c'est un fâcheux, un ennuyeux. Molière, en écrivant les *Fâcheux*, a deviné les raseurs de l'avenir. »

Une définition aussi brève ne nous édifie point sur l'origine de cette locution populaire; mais voici quelques extraits d'une étude spirituelle publiée à ce sujet dans l'*Estafette* de Paris, et signée : Georges Price.

« Il n'est pas un homme en place, pas un homme d'affaires, pas un journaliste, ou telle autre personne, qui n'ait été la proie du raseur. Le raseur pululle. C'est un être à part, qui n'est pas toujours un imbécile, mais qui est fatalement assommant. Il rase comme les castors nagent, comme les chameaux sont sobres. Il rase parce qu'il est fait pour raser, pas pour autre chose.

» Mais qu'est-ce qu'un raseur ? Et d'abord quelle est l'origine du mot ?

» Ce qualificatif vient de l'aimable habitude des barbiers qui, en vous faisant la barbe, se croient obligés de friser l'esprit et de vous communiquer le résultat de leurs petites réflexions. Dès lors, un raseur est un monsieur qui vous entretient de mille choses indifférentes, qui s'installe à côté de votre table de travail, qui vous prend par le bras et vous explique la fabrication des engrais au moment où vous rêvez à

une jolie fille, ou qui vous récite des vers quand vous vous demandez à quel cours peut bien clôturer la Dynamite.

» Entre dix sujets de conversation, le raseur a toujours l'art de choisir celui qui peut vous être le plus désagréable.

» Le raseur se reconnaît d'abord au choix de son sujet, ensuite à sa persistance à vous en parler.

» Le fait d'être en proie au raseur produit toute une échelle de sensations qui commencent par la pitié douce, s'élèvent à l'indifférence nerveuse, montent à l'agacement, atteignent la colère. Tout homme qui a été en proie à une de ces oies enragées sait quels efforts surhumains il a dû faire pour ne pas jeter son bourreau par la fenêtre.

» En effet, lorsqu'on a résisté à de semblables assauts, on est désormais trempé pour toutes les luttes, pour toutes les batailles, pour tous les héroïsmes. On a le cœur entouré d'un triple airain. On peut entreprendre les explorations les plus dangereuses, on peut s'adonner à ces expériences de physique qui tuent neuf opérateurs sur dix; on peut aller étudier sur place la fièvre jaune et le choléra; on peut enregistrer les oscillations d'un tremblement de terre et recevoir des clochers sur son chapeau de soie : *Impavidum ferient ruinae !* »

Réponses aux questions posées dans notre numéro du 6 septembre.

1^o Le général romain dont le nom égale 1600 mètres carrés est *César* (16 ares).

2^o La moitié d'un fromage est égale à l'autre moitié.

3^o Si l'on écrit 12 en chiffres romains : XII et qu'on tire un trait horizontal juste au milieu, ou qu'on en efface la moitié il restera VII:

4^o Le mois où les femmes parlent le moins est février, parce qu'il n'a que 28 jours.

5^o On prouve que trois fois 2 font 4 avec une allumette. Vous la cassez d'abord en deux en disant : une fois deux. Prenant l'un des morceaux, vous le cassez à nouveau en ajoutant : deux fois 2. Agissant de même avec l'autre morceau, vous avez trois fois 2. Comptez les morceaux obtenus, vous n'en trouverez que 4, et cependant vous en avez fait trois fois 2. — Personne n'a répondu aux cinq questions.

Problème.

Sur une ligne horizontale sont posées 10 allumettes comme ça : 1111111111. Il s'agit de faire de ces 10 allumettes 5 croix, mais en sautant chaque fois 2 allumettes, ni plus ni moins.

Prime : *La Vieille milice.*

Boutades.

Un écolier entre il y a quelques jours chez un épicier :

— Bonjour, monsieur, lui dit-il, je voudrais une livre de café à 3 francs le kilo, une livre de sucre à 1 fr. 30 le kilo,

deux paquets de bougies à 1 fr. 15 le paquet, 2 $\frac{1}{2}$ livres de riz à 80 centimes le kilo, et 125 grammes de raisins de Corinthe à 3 fr. 20 le kilo. Je vous donnerai une pièce de 20 francs pour payer. Combien me rendrez-vous ?

L'épicier prend un crayon, se fait énumérer une seconde fois les articles ci-dessus, fait le calcul et répond :

— Il vous reviendra 4 fr. 15.

— Je vous remercie, dit le gamin en faisant un demi-tour.

— Eh bien, attendez donc que je vous serve, fait l'épicier.

— Oh ! c'est inutile, je vais à l'école, et je n'avais pas eu le temps de faire mon problème; à présent que j'ai la réponse je suis bien content.

L'enfant d'un fermier explique à l'un de ses camarades comment le blé pousse : « Quand on sème le blé, on met du fumier dessus. Alors, comme le blé n'aime pas le fumier, qui a une odeur désagréable, il s'empresse de sortir de terre et de monter aussi haut qu'il peut pour ne pas le sentir. »

Jolie pensée de Legouvé :

J'ai à mon balcon, grimpant du bas de la maison jusqu'à ma fenêtre, une clématite qui m'intrigue fort. Elle est blanche, du blanc le plus pur; ses pétales se terminent en un fin ovale un peu allongé; mais, chose étrange, son parfum ne se développe que lorsqu'elle commence à se faner. Il me semble que j'ai vu certaines femmes qui ressemblaient à cette clématite. Elles ne sont devenues spirituelles qu'en devenant moins jolies.

Voilà comment il faudrait tâcher de vieillir. Remplacer l'éclat par le parfum.

ATLAS STIELER. — Nous avons sous les yeux la 25^e livraison de cette intéressante publication, qui paraît à la *Librairie Benda*, à Lausanne. Cette livraison contient : La carte générale d'Europe; celle de la Saxe, Thuringe et les pays limitrophes, et celle du Canada et Colombie britannique. — On souscrit à la librairie sus indiquée.

PAPETERIE L. MONNET
Agendas de bureaux
pour 1891.

L. MONNET.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.
Encaissement de coupons. Recouvrements.

J'offre net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13. — Canton de Fribourg à fr. 26. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 49. — Canton de Genève 3 % à fr. 101. — Principauté de Serbie 3 % à fr. 81. — Bari, à fr. 70. — Barletta, à fr. 42. — Milan 1861, à fr. 42. — Venise, à fr. 25.

Ch. BORNAND, Successeur de J. Guilloud,
4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.